

Les Films d'Ici Méditerranée présente

# Grain de sable

un documentaire de Nadja Anane  
produit par Serge Lalou

co-produit par Karim Aitouna  
Wak Wak production



# Résumé

## Imaginez une oasis :

Elle est là dans le désert, millénaire mais oubliée. Un grain de sable dans l'univers.

Vous la voyez : la palmeraie qui se dévoile derrière les dunes, les silhouettes qui rasant les murs de terre à la recherche d'un peu d'ombre. Mais à priori vous n'entendez rien, rien qu'un silence inhabituel et peut-être le cri lointain d'un muezzin.

Pourtant moi je la vois rouge, cette oasis qui paraît si calme. Rouge du sang de ses guerres successives, perpétrées entre voisins ou contre des envahisseurs. Je la vois vibrante, chargée de son histoire qui se raconte et se répète - son histoire qui ne nous est parvenue que par transmission orale. Je la vois mourante et je l'entends hurler, appeler ses descendants qui l'ont oubliée depuis que le glaive d'une frontière l'a assassinée.

Cette oasis a un nom : elle s'appelle Figuig, et elle a été coupée en deux lorsque la France a tracé (ou tranché ?) la frontière entre le Maroc et l'Algérie. Elle ne s'est pas laissée faire et sa victoire est aujourd'hui visible sur toutes les cartes : ouvrez Google Maps, voyez le détour que fait pudiquement la frontière autour de Figuig. Doit-on être fiers de ce détour ? Il a aujourd'hui des airs de lasso. L'oasis, enclavée, étouffe.

**Je regarde l'oasis :** à nouveau, le silence. Une parcelle d'humanité meurt, mais la mort

est silencieuse et il est facile de détourner les yeux.

Je pourrais refermer cette vision ici. Mais, je ne sais pas par quelle magie, les murmures du désert semblent me poursuivre - moi qui ne suis pourtant « qu'à moitié » de là-bas et à moitié d'ici.

L'année dernière, l'oasis a hurlé en moi de deux façons.

De façon politique d'abord, lorsque l'Algérie a réouvert le conflit frontalier et réclamé une partie de la palmeraie, créant une nouvelle zone de conflit larvée et empêchant les jardiniers de travailler.

De façon intime ensuite, alors que mon grand-père, considéré comme une des figures de la résistance et une des mémoires de l'oasis, nous a quittés à 104 ans. Jusqu'à son dernier souffle il m'a conté, par WhatsApp, tout ce qu'il pouvait me transmettre. Il est resté entre la vie et la mort près d'un an, jusqu'à ce que les frontières (cette fois sanitaires) s'ouvrent et que j'aie enfin le voir. Il m'a regardé, m'a souhaité la bienvenue, et s'est éteint cette nuit-là. La première chose qu'ont dit ses fils en pleurs est : "c'est Figuig qui disparaît".

**Comment ne pas me dire alors que c'est maintenant à moi de raconter cette histoire ?**



# Point de vue (Note d'intention)

Je suis dans ma tour parisienne, je regarde au loin à la fenêtre comme si je pouvais y voir l'oasis et je me demande : **qu'est-ce qu'il y a, là-bas, qui me raconte en tant qu'individu et qui nous raconte en tant que société ? Qu'est-ce qui se meurt faute d'avoir été raconté ?**

En réponse me vient un souvenir : j'ai un jour vu mon père, engoncé dans un costume-cravate trop serré dans une tour de la Défense, être moqué pour son anglais. Il a ri avec ses collègues, mais en moi la tristesse s'est transformée en bouillonnement. Pourquoi les gens se préoccupent-ils aussi peu de ce que les autres portent en eux ? Dans le cas de mon père, c'est le berbère sa langue de naissance qui a dû se transformer en arabe lors du départ obligatoire de l'oasis, puis en français lors de ses études en France avant de péniblement en arriver à l'anglais : on devrait l'applaudir mais on ne le voit pas. Certains accents sont encensés quand d'autres sont moqués.

J'ai l'impression de reconnaître dans ma réaction le sentiment que je ressens quand je pense à l'idée de colonisation : une certaine humiliation à penser qu'on puisse s'installer quelque part sans considération pour le nom, l'histoire ou la dignité de ceux qui y vivent. J'ai envie, comme un enfant, de taper du pied et de dire que c'est injuste. Mais en temps qu'adulte, je propose mon film comme une tentative de rappeler cette vérité fondamentale et trop souvent oubliée : il y a des humains au coeur des conflits, il y a des terres qui meurent quand la géographie prend le pas sur l'histoire.

Et chaque récit mérite d'être écouté, quelques soient les accents qu'il prend.

Ce qui m'a beaucoup étonnée et touchée lorsque j'ai montré le film court qui accompagne ce dossier à quelques personnes c'est que chacun y a vu l'écho d'autres situations de spoliation. J'ai reçu des messages me racontant des histoires ayant eu lieu dans des endroits aussi divers que la Bretagne ou le Mali, où des petits humains se débattaient dans une « grande histoire » oublieuse des détails de leur quotidien. M'ouvrir un peu a permis à ces spectateurs de se rendre compte qu'eux aussi avaient un grand-père, une histoire, une dignité. Ils ont vu ce film comme un symbole des conséquences de l'ingérence politique. J'espère, avec la version longue, pouvoir plus largement créer cette émotion en faisant de Figuig le symbole des petites fourmis-humaines qui se promènent dans la fameuse « Grande Histoire ».

**C'est donc un point de vue contemporain que j'adopte, celui de quelqu'un qui a digéré et oublié l'Histoire et qui s'interroge sur ses zones de non-dit.**

C'est pour cela que je voudrais commencer mon film dans un aéroport parisien, entourée de corps de toutes les couleurs et d'histoires inconnues, et le finir de la même manière dans le métro parisien en espérant avoir entre deux changé le regard du spectateur sur les mondes disparus que les « Français d'ailleurs » portent en eux.



# Laisser l'oasis se raconter

L'oasis.  
Il y a...

Ma vision d'enfant.



Et puis les souvenirs, concrets.



Il y a ...

Ce qu'on m'a chanté ou conté.

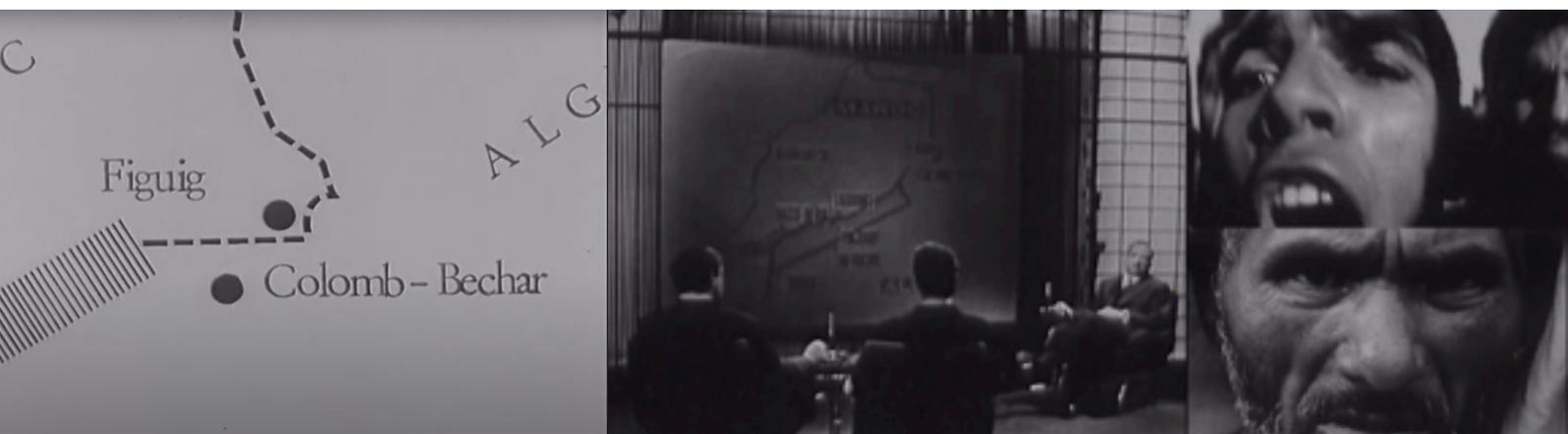


Et ce qu'on ne me raconte plus.



Il y a...

Les archives, étrangement plus subjectives que les récits intimes.



Et au milieu ?

Moi. Qui rêve, qui filme et qui cherche à démêler le vrai du faux, à faire renaître le passé et à envisager l'avenir.



Moi qui, lorsque Figuiç s'est réveillée en moi, ai d'abord essayé de trier tout ça en mettant des rushes anciens sur une piste de montage. **Ce qui a donné ce court-métrage :**

<https://youtu.be/teWQKrDdr6c>



Ça n'a pas suffi, j'ai été essouffée, je n'ai pu qu'évoquer l'ampleur de ce qu'il y a à raconter. Surtout, je n'ai pas eu l'occasion de retourner filmer l'oasis et la mettre en scène telle que je la vois.

Maintenant, que faire de tout ça ?

# La Narration

## Laisser une place à l'imaginaire

Voilà ce que j'imagine : laisser l'oasis se raconter telle qu'elle l'a toujours fait, et donc admettre que la réalité se cache derrière une part de merveilleux.

Concrètement, je pense construire le documentaire selon deux lignes narratives :

- **La ligne principale** me permet de me concentrer sur l'époque coloniale et ses conséquences, jusqu'au réveil du conflit frontalier entre le Maroc et l'Algérie aujourd'hui.

Cette ligne est assez classique : **basée sur les entretiens et les récits**, elle est construite autour d'une fausse journée à Figuig (on part de Paris dans la nuit, on arrive à Figuig au lever du soleil, on fait les premières rencontres autour du premier thé, etc). Chaque étape de cette journée nous amène à avancer dans le temps dans cette période, selon les chapitres suivants : Quand la France est arrivée/ Être colonisé, vivre colonisé / Après l'indépendance, la guerre des sables / Et maintenant ? Transmettre.

Notons que même dans cette ligne là j'aimerais me permettre quelques libertés prises à la réalisation (à l'image de « La Plage d'Agnès » de Varda, ou des bricolages de Michel Gondry). J'aimerais ainsi projeter des images d'archives sur la djellaba de mon père ou le voile de ma grand-mère, filmer des ombres pour « reconstituer » un récit, ou encore faire lire aux Figuigiens les récits que les premiers voyageurs européens ont écrit sur Figuig.

- **La ligne secondaire** me permet de donner un aperçu plus large de ce qu'est Figuig, et ce depuis l'antiquité. Elle permettra au spectateur de comprendre pourquoi les Figuigiens attachent tant d'importance et de fierté à ce bout de terre.

Cette ligne est faite d'**interludes**, complètement mis en scène, qui ouvrent chaque chapitre de façon musicale et visuelle.

J'imagine la chose de cette façon : les interludes ne durent que 1 à 3 minutes. À chaque fois nous sommes sur un plan large. On y voit une personne ou un groupe (un jardinier / une femme qui cuisine / ou des jeunes avec leurs scooters...).

Un musicien avec un instrument figuigien arrive au fond du cadre (un peu comme dans « Women at War »), et entame une chanson en berbère. Les paroles de ces chansons, créées pour l'occasion sur des rythmes existants, font office de récit et nous sont expliquées en sous-titre.

Pendant que la musique se joue, une technique visuelle à chaque fois différente est utilisée pour illustrer ce qui est dit à partir des éléments en place dans le cadre (exemple : les grains de couscous se mettent en mouvement en stop-motion pour dessiner des palmiers ; les étoiles se «relient» entre elles dans des traits lumineux en light-painting etc...)

J'aimerais pour cela être accompagnée d'artistes et d'artisans locaux, et intégrer ces séquences dans une continuité musicale créée à partir des musiques et des instruments typiquement figuigiens.



## Filmer l'oasis aujourd'hui

Mon grand-père me tient la main et me dit :

« J'ai 104 ans. Mais je peux vous raconter ce que j'ai vécu pendant 104 ans, ce qu'a vécu mon père 104 ans, et mon grand-père 104 ans; je peux donc vous raconter notre histoire sur 312 ans. ».

Mon grand-père s'éteint, et voilà que des siècles de transmission orales se finissent en enregistrements WhatsApp ou en vidéos iPhone. Je regarde l'air pollué autour de moi : ça m'étonnerait que je vive aussi jusqu'à 104 ans. Je n'ai pas la mémoire de mon grand-père, j'ai seulement des disques durs. Je n'ai pas son sens de l'orientation, j'ai seulement Google Maps. Et c'est munie de tout ça que je voudrais prendre un billet d'avion et entraîner le spectateur dans un lieu où passé et présent sont inextricables.

Au cours de ce voyage, j'aimerais faire vivre pour le spectateur l'oasis telle qu'elle était avant l'arrivée des Français, puis proposer un témoignage concret de ce que c'était réellement « d'être colonisé », et enfin m'interroger sur les conséquences du passage de la France et sur l'avenir possible dans l'oasis.

J'imagine le faire sur un ton apaisé, d'une part parce que mon grand-père a toujours eu un discours de paix et d'autre part parce qu'étant également à moitié française j'ai une position particulière sur ces sujets.

Pour cela j'aimerais laisser la parole à plusieurs générations, y compris la génération "intermédiaire", celle qui n'a eu d'autres choix que de quitter l'oasis. J'aimerais rencontrer : des gardes

frontaliers; les nomades qui vivent autour de l'oasis; des jardiniers privés de leur terre par le conflit actuel, un expert figuiguien en géopolitique; un écrivain qui a longuement recueilli les récits de mon grand-père...

Je voudrais également aller à la rencontre des Fighuigiens d'Algérie, ceux qui sont maintenant « de l'autre côté », si j'arrive à utiliser mon statut de Française et ma caméra pour traverser la frontière. J'essaierai d'y retrouver l'endroit où mon grand-père a été torturé, et de comprendre quelles sont les différences entre les Fighuigiens marocains et algériens d'aujourd'hui.

Enfin, comme le film se termine sur l'idée d'une transmission nécessaire et d'une reconstruction possible, une place d'importance sera donnée aux jeunes qui sont encore à Fighuig - voir à ceux qui y retournent. Je vois pour l'instant deux types de profils. D'une part ceux, apolitiques, qui ont déplacé le conflit Maroc-Algérie sous les seuls moments de matchs de foot. Et d'autre part ceux, volontaristes, qui essaient de réinventer Fighuig en créant des coopératives agricoles. Ces derniers semblent renouer avec ce qu'était initialement Fighuig : un lieu où terre et Hommes sont liés. Car l'oasis n'existe pas à l'état naturelle : il lui faut le travail des hommes, qui font remonter l'eau de sources souterraines, pour exister. Ces jeunes nous parlent d'un futur possible et nous permettent de finir le film avec des problématiques contemporaines et écologiques.



# Traitement

« Voici qu'un vieux conducteur de caravanes étend sa main de bronze, ciselée par le soleil et vingt années de fatigue, vers le point de l'horizon que le crépuscule rougit encore, et de son gosier racorni, comme un parchemin devant le feu, vous entendez sortir un nom dont vous chercheriez la racine aussi vainement que la présence sur les pages des itinéraires :  
**Figuig ! »**

Anne Levinck, première voyageuse française à visiter Figuig, 1880

## Nuit

Des gouttes de pluie s'écrasent sur les vitres d'un taxi parisien. Direction : l'aéroport. Assise à l'arrière, je regarde en boucle des vidéos d'une manifestation ayant lieu dans l'oasis de Figuig. Les cris de ralliement résonnent dans la voiture. On comprend aux slogans scandés par les Marocains qu'ils protestent contre l'Algérie, qui a décidé de s'appuyer sur d'anciens traités pour récupérer une partie d'un de leur trésor national : l'oasis de Figuig. Au chauffeur qui me demande où je vais, je réponds que je vais voir mon grand-père.

## Lever du soleil

Je roule sur la route droite qui traverse le désert sur 400 km, avec une impression de retourner dans le temps : autour de moi, les voitures se font rares et sont remplacées par des calèches, des chameaux, des moutons.

Je longe la frontière avec l'Algérie. Des images et des sons peuplent mon imaginaire et se superposent avec le paysage. On entend les récits des premiers voyageurs européens qui ont écrit sur l'oasis, et on voit des images d'un film américain de 1928 sensé se passer à Figuig et dont il ne reste aujourd'hui que la bande-annonce.

Je continue à rouler tandis que, longtemps, Figuig reste jalousement cachée des regards. Jusqu'à ce que, tout à coup, au détour de deux collines, l'oasis apparaisse. J'arrête ma voiture. Je me revois, enfant, exactement au même endroit, me promener en compagnie de mon père.

Le jour se lève sur l'oasis tandis que je continue mon chemin à pied à la rencontre de figuigiens qui me suivent du regard. On entend la voix frêle de mon grand-père Boualem, que j'appelle Pacidi (« papi »), livrer ce qui est devenu une légende familiale. Il raconte que sa propre grand-mère, Mamma Kouacha, s'est réveillée un jour en assurant qu'elle mourrait la semaine suivante. Elle a organisé elle-même un repas avec sa famille et la préparation des linceuls, et tout s'est déroulé dans le moindre détail comme elle l'avait prévu. Quand on lui a demandé, peu avant sa mort, quel âge elle avait, elle a répondu : « J'ai 104 ans. Mais moi je peux vous raconter ce que j'ai vécu pendant 104 ans, ce qu'a vécu mon père 104 ans, et mon grand-père 104 ans; je peux donc vous raconter notre histoire sur 312 ans. ».

Boulem regarde la caméra. Quand j'ai recueilli ces images, il était déjà centenaire. Aujourd'hui, c'est lui qui a 104 ans. L'image change : on le voit affaibli, amaigri, allongé sur

un lit. Il regarde une caméra différente : cette fois c'est celle d'un téléphone. Nous sommes en 2021, des conflits ressurgissent à cause d'anciennes frontières tandis que le monde en découvre des nouvelles (sanitaires cette fois). Pacidi, dans son dernier souffle, raconte l'importance qu'avait l'oasis.

### **Première interlude - une brève histoire de l'oasis**

Quand l'armée française a voulu entrer au Maroc, c'est à Figuig qu'elle a rencontré une des résistances les plus importantes. Les Figuigiens donnent toujours la même explication pour expliquer la férocité des combats : la France n'était pas entrée n'importe où mais dans une oasis qui se targue de son histoire millénaire. Pour aimer Figuig, pour comprendre la résistance, il faut prendre le temps de laisser l'oasis se raconter.

En plein milieu du désert, sur une dune de sable, plusieurs femmes nomades avancent. Elles s'installent sous des gravures rupestres, sortent leurs Bendir (tambour) et chantent. Les récits dépeignent une société qui existait avant l'apparition des « livres sacrés ». Une société qui a été, un temps, matriarcale.

On raconte par exemple que les premiers figuigiens avaient coutume de s'ensevelir sous les ruines de leurs demeures. Ces mots résonnent tristement sur la ville qui s'est vidée.

« Lalla Mehaya (L'altesse Mehaya) courait pour échapper à ses persécuteurs quand une montagne s'est dressée devant elle. Alors, elle a creusé un trou dans la montagne, avec pour seules armes ses cheveux enduits de henné... »

(légende figuigienne)

### **Quand la France est arrivée**

#### **Premier thé.**

Mon grand-père, fatigué, ne se réveille pas à mon arrivée. Je pose doucement ma main sur la sienne et je referme la porte de sa chambre derrière moi. Il n'est jamais seul : ses fils veillent, l'un après l'autre, depuis plusieurs mois. Quant à moi, je suis mon père à travers les ruelles de la palmeraie jusqu'à une vue qui la domine.

Je filme une maison, qui est celle qui m'a accueillie à chacun de mes séjours. Elle est maintenant vide : Mellal, le vieil homme qui l'habitait, est mort du Covid. Il y a quelques années, quand je lui ai demandé de me raconter un conte, il a violemment refusé : « Ce sont des histoires pour faire peur aux enfants ! Je ne suis pas un ignorant pour parler de ça ! Tu essayes de faire pousser la plante qui ne pousse pas ! La plante qui est morte, elle est morte. L'histoire qui est morte, elle est morte. Je parle en Français, parce qu'ils faut que ça s'entende à la télévision. Si tu veux m'interroger, il faut me parler de la France. »

Parlons alors de la France, et de son arrivée.

« Si tu veux la paix au Sahara, détruis Figuig ! »

(Émir Abd-El-Kader)

Il semble aujourd'hui impossible de visiter l'oasis sans entendre parler de « La France », comme disent les Figuigiens. À chacun de mes séjours à Figuig, mon père me présente l'oasis selon le prisme de leur passage : « c'est ici que le colonel français a installé son

administration », « c'est là qu'ils ont mis Pacidi en prison », « Tout ça, ça a été bombardé ».

Pacidi m'a raconté l'arrivée des Français : « Ce jour-là quand les Français sont rentrés dans Figuig, mon père a reçu une balle qui a frôlé son front. La cicatrice est restée jusqu'à sa mort. ».

Cette époque est bien documentée : je montre des extraits de journaux télévisés à des figuigiens. Il n'en faut pas plus pour que je sois trimballée de toute part par les Figuigiens qui se pressent autour de moi pour raconter leur version. Plusieurs personnes font, d'elles-mêmes, un travail de conservation de la mémoire. On m'amène dans des salles où sont gardés, en désordre, des souvenirs de l'époque : outils, parchemins... Et armes. Dans tous les récits, marocains comme français, un mot se distingue, répété à outrance : la frontière. Car c'est elle qui a sonné le glas de la grandeur de Figuig en l'enclavant complètement, rendant tout commerce impossible. Du jour au lendemain, Figuig est devenue une impasse, et toute raison de s'y rendre a disparu.

### **Deuxième Thé.**

J'essaie de m'approcher de cette fameuse frontière. Je monte dans un camion, avec mon oncle, et j'y vais. Sur le trajet, on entend Pacidi citer tous les lieux qui ont été figuigiens avant de devenir, d'un coup, algériens et inaccessibles. J'essaie de les repérer. En chemin, nous croisons des nomades qui nous invitent à partager un thé. Sous la tente, mes oncles passent aisément de l'arabe (la langue des nomades, qu'ils appellent d'ailleurs « Les Arabes ») au berbère (la langue des Figuigiens). J'écoute les récits des bergers du désert : eux qui ont toujours commercé avec les Figuigiens ont été les premiers à voir leurs routes coupées par des barbelés installés en plein désert. Ils me racontent leur drôle de cohabitation avec les gardiens de la frontière.

Nous les remercions et reprenons notre route. Direction : Béni-Ounif, un ksar (quartier) qui a été considéré comme figuigien jusqu'à ce que l'armée Française s'en empare. Car la frontière n'a pas fait qu'enclaver Figuig : elle l'a littéralement coupée en deux en la privant d'un de ses quartiers. En effet, l'oasis est divisée en plusieurs Ksour (quartiers, Ksar au singulier). Depuis toujours la cohabitation (parfois difficile) entre Ksar était organisée grâce à un Conseil de Sages, chargés de la répartition de l'eau et de la terre.

Je n'ai jamais vu le quartier de Béni-Ounif, dont l'accès n'est aujourd'hui possible que depuis l'Algérie.

Nous nous approchons et donnons la parole à un des gardes qui bloquent l'accès au ksar disparu. Son récit est mis en parallèle avec celui de Pacidi, qui raconte une anecdote du temps où il essayait régulièrement de passer la frontière pour maintenir son commerce avec les habitants de Béni-Ounif : il a vu plusieurs fois des Français libres de passer là où lui était arrêté.

### **Repas du midi.**

La frontière avec l'Algérie est fermée à tout passage depuis 1994.

Mais aujourd'hui, j'essaie de voir si le privilège français de l'époque marche encore : j'utilise mon passeport Français et mon statut de « réalisatrice » pour essayer de passer. Si j'y arrive, ce sera non sans la honte de laisser mes oncles, Marocains, derrière moi. Quant à mon grand-père, il raconte les quelques méthodes qu'il a employées pour passer quand même.

Avec un peu de chance j'arriverai à passer côté algérien, à m'installer autour d'un plat de trides (une spécialité figuigienne) et à écouter les souvenirs de ces « autres » Figuigiens.

## Deuxième interlude - une brève histoire de l'oasis

Dans la palmeraie, des jardiniers déposent leurs outils et sortent leur instruments. Ils chantent, tandis que sous leurs pieds, des images sont projetés sur l'eau d'une réserve. Des serpents avancent dans l'eau, troublant les reflets et les images.

Ce deuxième interlude évoque les guerres et compromis légendaires entre les différents Ksour (villages / quartiers) de Figuig, et la création de conseils de sages chargés du partage de la terre et l'eau.

## Être colonisé, vivre colonisé

### L'heure de la sieste.

À Figuig comme ailleurs au Maroc, les rues se vident à l'heure de la sieste. Moi qui n'ai jamais pu me faire à cette coutume, je continue à parcourir l'oasis la caméra à la main. Je rase les murs pour essayer de trouver un peu d'ombre, et je me réfugie dans les réserves d'eau dans lesquelles se jettent des enfants qui ont échappé à la vigilance de leurs parents. Je me revois, enfant, nager dans l'eau avec mes cousines. Une d'elle, Sarah, a montré l'autre en chuchotant : « tu sais, Ines ? Elle devrait s'appeler Anane aussi normalement, comme nous. Mais les Français ont obligé son grand-père, le frère de Pacidi, à changer de nom. Pacidi, lui, il s'est battu pour garder son nom ! ». Sur le coup, habituée à l'espièglerie de cette Sarah, j'avais simplement répondu : « N'importe quoi ! ».

« Le colonel lui a dit : tu n'as qu'à t'appeler « Dahani ». Ton grand-père lui a répondu : « Non, je ne vais pas m'appeler Dahani, Je suis un Anane. »  
(ma grand-mère)

Dès le réveil de ma grand-mère (que j'appelle « Malala » pour « mamie »), je l'aide à préparer le thé et je la laisse raconter. Effectivement, lors d'un recensement commandé par l'État français, les tribus ont été considérées comme trop nombreuses. On leur a proposé de prendre un autre nom, qui parfois venait de leur lignée, et parfois était totalement inventé. Pacidi a opposé un refus féroce à l'idée de changer de nom de famille, et a été envoyé en prison pendant deux mois pour désobéissance.

Le colonel mis en place pour régencer la vie des Figuigiens avait également pour rôle de leur trouver un métier. C'est un travail au long cours : il choisissait un enfant par famille pour lui apprendre le français, et donnait aux plus obéissants et aux plus francophones les postes d'importance. Pacidi est allé en prison une seconde fois pour avoir refusé le métier qu'on lui a « proposé ». Cette fois, pour 7 mois... Il raconte : « La France cherchait des résistants pour les mettre en prison. Mais c'est en prison qu'on devenait véritablement résistant ».

Je suis mon père dans le désert, à la recherche du réseau de grottes souterraines qui ont servi de refuge aux résistants marocains mais aussi algériens.

Nous nous éclairons avec nos téléphones pour parcourir les grottes dans lesquelles ont été oubliées quelques armes de guerre, pendant que ma Malala raconte. Elle ne connaît pas comme Pacidi les différents mouvements de résistance, et elle confond un peu les batailles. Mais elle raconte qu'elle s'est débrouillée pour amener de la nourriture à son mari alors qu'il était en prison; qu'elle a accueilli, nourri et logé des nomades qui ont prêté main forte aux Figuigiens; qu'elle se réfugiait avec ses enfants chez sa soeur lors

de bombardements... Elle nous raconte la fois où Pacidi a disparu pendant six mois alors qu'elle était enceinte de mon père. Elle a dû accoucher sans lui, persuadée qu'il était mort, et a appelé mon père « Moujahid » (« le combattant ») en son honneur. Illettrée, elle n'a pas écrit la date de naissance que nous ne connaissons jamais : à cause des tensions avec le colonel, ma famille a été une des dernières à être inscrite à l'état civil.

### **Le café.**

Nous buvons un café en plein désert, servi par un guide ami de la famille. Nous regardons une vidéo WhatsApp, filmée pendant les derniers jours de mon grand-père : « Parle-nous de la résistance. C'est vrai qu'une fois ils t'ont attrapé, frappé et jeté dans le désert ? ». Mon grand-père tourne difficilement son visage sur son oreiller. On lui a enlevé son oeil de verre : son visage semble émacié, terrifiant à voir. Il répond : « Oui, ce sont les Français : ils m'ont arrêté, attaché les pieds et m'ont violemment frappé. Ils m'ont jeté au trou où j'y ai passé la nuit. ».

Mon grand-père raconte qu'on l'a torturé au point qu'il a cru avoir perdu ses pieds, et qu'on l'a laissé pour mort. Il sait que c'était à Béni-Ounif, le ksar disparu, car il a reconnu l'endroit en regardant par les fissures entre les palmiers du toit. La vidéo coupe : ce jour là, fatigué, il n'est pas allé au bout de son récit. J'aimerais lui demander où est ce lieu exactement, que j'aie en voir les traces, mais on me répond qu'il est trop fatigué pour répondre.

Le temps semble s'arrêter, tandis que je suis de retour dans l'oasis.

Je me plonge dans des livres pour essayer de comprendre, contextualiser, ce que j'ai entendu. Soudain, les récits des voyageurs européens me paraissent plus amères : nulle trace de tortures et de soumissions dans ces textes écrits du point de vue du vainqueur, qui remettent rarement en cause la légitimité de la colonisation. On laisse la place au mirage de ce nouveau monde conquis. Je fais lire ces récits aux Figuiquiens pour les entendre résonner dans les magnifiques décors des quelques maisons remises en état.

Je finis par trouver une trace du lieu de torture de mon grand-père, décrit ainsi : « Après la création de Béni-Ounif, on avait fait de Djenan-ed-Dar une prison pour les turbulents disciplinaires. Il faut reconnaître que ce séjour n'avait rien de récréatif, mais il n'offrait cependant rien des horreurs d'un bagne, le lieux étant, à tout égard, très sain ».

Quelques jours plus tard, Pacidi a livré la suite de son récit. Il raconte qu'il a réussi à s'enfuir, à genoux car il n'avait plus l'usage de ses pieds. La voix de mon oncle reprend : « Nadja aimerait en savoir plus... Pourquoi t'ont-ils torturés? ». Pacidi respire, et répond.

La résistance était au plus fort après que le gouvernement français ait exilé le roi du Maroc, et exercé une pression sur les pays africains pour que l'indépendance du Maroc, qui allait être discutée aux Nations unies, ne soit pas soutenue. Pacidi et les autres résistants avaient appris que Figuig, dont le roi du Maroc ne se souciait pas prioritairement, allait être annexée par l'Algérie (et donc la France). À mes oreilles résonnent encore les phrases des auteurs Français qui semblent confirmer ce désir : « Il est permis d'espérer que, d'ici peu, la liberté d'aller et venir entre Figuig et nos possessions sera assurée. Au reste, la locomotive s'avance déjà jusqu'à Beni-Ounif. », ou encore « Figuig, et son installation quelque peu en dehors de notre frontière hypothétique et facultative vers le Maroc », etc.

Je retourne dans la salle contenant des souvenirs de guerre et interroge l'homme qui les recueille avec passion. Je me questionne sur ce train qui a fini de rendre obsolète le système des caravanes, et dont la gare a longtemps été appelée « Gare de Figuig » par

le gouvernement français (ce qui prouve pour mon grand-père qu'ils admettaient eux-même que Béni-Ounif n'était pas une ville en soit mais une partie de Figuig). Cette gare a finalement été renommée « gare de Béni-Ounif » par Boumediene, un président algérien qui a chassé 350 mille Marocains de l'Algérie.

Pacidi, fatigué, raconte à la caméra que la résistance a alors décidé de faire dérailler un des trains qui arrivaient à Beni-Ounif. Encore aujourd'hui, personne ne sait qu'il a effectivement participé à l'opération : il faisait le guet tandis que deux amis opéraient. Le train a déraillé, causant trois morts et la fin du projet d'annexion. Aucun des morts n'était Français, et l'incident a été supprimé des archives, y compris Françaises. Mon oncle estime que Boualem et les autres auraient dû recevoir une médaille ou une récompense en temps que sauveurs de Figuig... Mais personnellement je suis glacée. Tout à coup, les récits de mon grand-père prennent une réalité rouge sang.

Je monte sur le toit-terrasse d'une maison, comme pour trouver un refuge dans le calme et la fraîcheur qui y règnent en cette fin de journée. Une cousine y est déjà installée : elle cuisine les légumes du jardin. Je pose ma caméra pour l'aider. D'ici, on a vu sur tout « notre » ksar.

À nos côtés, Malala chante une complainte en tapant sur son tambourin en peau de chèvre. Ça parle de la nostalgie des anciens, et j'ai l'impression d'être au diapason avec la tristesse de la mélodie. Mais Malala ne comprend pas cette tristesse. Elle dit joyeusement que son mari, lui au moins, a pu se battre depuis sa terre. D'autres de sa génération en ont été enlevés. Elle me raconte l'histoire de l'un d'eux, enlevé de force à sa mère alors qu'il venait de se marier. La cousine pose son couteau de cuisine et me prend en témoin : « Filme. Écoute. » « oui, je filme... j'écoute... ».

### **Le repas du soir.**

Moi qui avait envisagé de poser ma caméra pour la soirée, je la reprends. Je suis ma famille chez d'autres Figuigiens chez qui nous sommes invités pour le repas du soir, et chez qui ma tante apporte le plat qu'elle a cuisiné. Nous nous asseyons devant un repas gargantuesque. Je n'ai plus faim mais je mange, là-bas les règles de politesse sont très strictes sur ce sujet. Quant aux restes, comme toujours, ils seront redistribués dans l'oasis. Les étoiles se lèvent au-dessus de nous tandis que je complète le témoignage de ma grand-mère par celui des autres convives. Les blessures sont plus vives que jamais : chacun connaît quelqu'un, père ou oncle, qui a été arraché à leur famille et envoyé par-ci par-là (parfois jusqu'en Indochine). Parmi les invités : Mellal, qui a du laisser ses fils à Figuig et qui a passé sa vie en France, avant de revenir dans ses vieux jours. On s'agace, on s'insurge, on soupire. On me parle des disparus, et des blessés. Ma grand-mère, si joyeuse d'habitude, devient grave.

J'interroge particulièrement Driss, un homme de la génération de mon père, qui comme lui habite en France et n'est plus que de passage à Figuig. Driss, un passionné de l'histoire de l'oasis, dédie sa vie à la conservation de sa mémoire : il publie des livres, nourrit les réseaux sociaux, s'occupe d'associations... J'ai toujours considéré comme acquis le fait qu'il était historien. J'apprends autour de ce repas qu'en France, il est épicier.

Driss, chiffres à l'appui, parle du déclin brutal de Figuig. L'oasis est passée du statut de grande ville marocaine à celui de ville presque inconnue, et oubliée du reste du Maroc. Figuig a perdu la moitié de ses habitants ces dernières décennies, près du tiers des jardins sont en friche, et près de la moitié de ses 2000 maisons anciennes sont "dégradées ou en ruines", L'oasis millénaire a vu se rétrécir son "espace vital" composé de petites palmeraies satellites dispersées autour de l'oued (rivière) qui sert désormais de frontière :

l'agglomération et ses palmeraies sont entourées, sur trois côtés, par la frontière algérienne. Avant l'entrée de la France au Maroc, il y avait autant d'habitants à Figuig que dans le Casablanca ou le Rabat de l'époque. Pour Driss, c'est en grande partie dû à la frontière, hermétiquement close, qui a asphyxié Figuig : « La mort de Figuig est annoncée, elle est oubliée par le Maroc et asphyxiée par l'Algérie... Bientôt nos petits enfants liront sur wikipédia : « voilà Figuig, une oasis qui a existé un jour ».

Je reprends le chemin de la maison familiale, repue mais attristée. Pourtant, autour de moi, la nuit et sa fraîcheur sont tombées et les rues de l'oasis semblent, pour une fois, remplies de vie.

### **Le « verre » (de soda).**

Enfin, je vois des jeunes. Je les regarde comme des curiosités. Il n'y en a plus aucun de ma famille proche. Dans une vie parallèle, j'aurais peut-être été l'une d'eux. Comme ma vie aurait été différente ! Ma grand-mère, qui n'a pas la nostalgie des hommes de l'oasis, est très fière que ce ne soit pas le cas. Elle s'enorgueillit en me disant : « C'est maintenant que c'est bien. Tous mes petits enfants travaillent dans des bureaux. Tous ! ». Les jeunes qui nous entourent sont aussi bien sur des mobylettes que sur des vélos ou sur des chevaux. J'embrasse ma grand-mère et je les suis tandis qu'ils se réunissent dans un des rares cafés, où ils prennent un soda ou un jus en contemplant l'oasis qu'ils surplombent.

Sur les images de ces jeunes qui rient et trinquent avec leurs sodas, on entend une archive : « Le gouvernement français déclare solennellement l'indépendance de l'état du Maroc. »

### **Troisième interlude - une brève histoire de l'oasis**

Sur les hauteurs de l'oasis, installés devant les étoiles, des jeunes chantent et frappent le rythme sur leurs scooters. Autour d'eux apparaissent des mots et des images en light-painting.

Le troisième interlude nous permet d'évoquer l'apogée de Figuig, due au Ksar El Maïz (« mon » Ksar, conçu à partir de la réconciliation d'anciens groupes rivaux). Une période où or, sel et bijoux côtoient marabouts et chorfa.

### **Après l'indépendance, la guerre des sables**

Un autre jour. Celui-là casse la monotonie des autres : la cueillette des dattes n'arrive qu'une fois par an.

Les palmiers dansent étrangement, poussés par le vent. Entre les feuilles, tout la haut, on distingue des pieds, et des mains, occupés à la cueillette des dattes. La très rare variété de dattes Aziza fait la fierté de l'oasis. Quand nous sommes en France, c'est le seul lien que nous avons avec Figuig : le plaisir de manger les Aziza, décrites comme « l'or brun du Sahara » dans les journaux télévisés. Chaque année il devient plus difficile de trouver des jeunes pour les récolter.

Je filme ceux qui grimpent lestement aux palmiers. Ils ressemblent à ceux que j'ai vus dans des images d'archives, avec un fusil sur l'épaule ou allongés sur un lit d'hôpital.

Car, après l'indépendance, « la France » est partie en laissant l'oasis coupée en deux. L'Algérie a aussitôt essayé de récupérer le « bout » marocain. Le nom de Figuig a donc continué de résonner dans les tubes cathodiques des foyers Français. Le président algérien Ben Bella, un sourire au coin de la bouche, y affirme : « Si nous devons accepter

un cadeau du colonialisme, c'est celui des frontières. ». De son côté, le roi du Maroc (Hassan 2) assure que la position du Maroc n'est que défensive. Mais dans les faits, le gouvernement marocain s'est contenté de fournir des armes aux Figuiguiens qui, une fois encore, on dû défendre seuls leurs oasis. À cette époque, mon père et mes oncles et tantes étaient enfants. Ils racontent : « tu te souviens quand Pa' rentrait à la maison avec un grand fusil ? » « Tu te souviens quand on a accueillis des nomades à la maison, armés ? » « et le bombardement, quand on s'est réfugiés dans le ksar Zenaga ? ». J'essaye de mieux comprendre les événements. Malala ne m'aide pas à contextualiser, elle parle de guerres avec « les Français et les Algériens et tout ça ». Mais elle se souvient des femmes qui restaient à l'oasis et se rassemblaient, leurs enfants autour d'elles, pour s'éloigner du Ksar El Maiz qui était le plus proche de la zone de conflit. Je frappe à la porte de Pacidi qui se réveille et qui, seul, pourra peut-être m'en dire plus...

Pendant ce temps une certaine excitation s'empare de la palmeraie : « c'est l'heure du match ». Tous les jeunes se rassemblent dans une petite salle pour regarder un match de foot Maroc-Algérie. Rassemblés autour d'un petit téléphone portable, ils portent fièrement les couleurs du Maroc et hurlent à chaque but. Ils me rappellent ce jeune étudiant figuiguien qui, comme beaucoup, a pris les armes pour défendre la frontière, et en a expliqué les raisons à la télévision française : « Parce que nous sommes privés de nos propriétés. Parce que depuis les Phéniciens cette terre nous appartient, et que la France, le colonialisme français, nous a privé de cette terre. ».

À la mi-temps, j'interroge les plus jeunes, pour savoir ce qu'ils retiennent et ce qu'ils connaissent de l'effondrement de l'oasis.

Après le match, la récolte reprend. On transporte les dattes jusqu'aux maisons, où les femmes les trient. Je retrouve les jeunes à la fin de leur journée. Ils sont appuyés sur leur vélo et courbés sur leur téléphone portable. Je filme la vidéo qu'ils regardent : depuis peu, des extraits des archives réapparaissent sur Youtube, et sont partagées sur What's App. Si ces vidéos réapparaissent, c'est que, début 2021, le problème des frontières a explosé à nouveau.

« Figuig, voilà donc un nouveau mot, un nouveau nom, à ajouter au lexique du drame international. Car, n'en doutons pas, la polémique passionnée autour de Figuig va se poursuivre. »

(Pierre Desgraupes dans l'émission Cinq Colonnes à la Une)

#### **Quatrième interlude - une brève histoire de l'oasis**

Installées sur les toits-terrasses du Ksar El Maïz, les femmes chantent en faisant la cuisine. Le quatrième interlude interroge les légendes familiales qui permettent de transmettre l'histoire. Ici autour de quelques une des innombrables « histoires de Ka'Anane » (mon arrière grand-père, père de Boualem), super-héros apparemment capable de porter des boeufs ou de déraciner des palmiers à mains nus. À travers lui nous évoquons la fin des divergences entre Ksar et le début de la résistance (figure de Boumama?). Les graines de semoules, patiemment fabriquées pendant une matinée entière, s'animent pour illustrer en stop-motion le chant.

## Et maintenant ? Transmettre

Une manifestation de Figuigiens à Paris, une autre au Maroc. Le 12 mars 2021, l'Algérie a posé un ultimatum ordonnant d'évacuer des terres qui leur appartiennent sur le papier. Pourtant, des agriculteurs Figuigiens s'en occupent comme des leurs depuis parfois leur vie entière, sans se douter qu'un traité leur serait un jour agité sous le nez et qu'on les sommerait de partir. Des milliers de Marocains se sont rassemblés à Figuig, mais le gouvernement marocain, lui, n'a pas officiellement réagi. À nouveau, Figuig est seule pour se défendre. Des avocats, descendants de l'oasis, ont décidé de porter plainte contre l'Algérie. Ils remettent en cause les tracés frontaliers, évoquant des zones d'ombre dans les accords.

Quant à moi, je pleure aussi, mais pour mon grand-père. La veille de sa mort, j'étais miraculeusement là, avec ma fille que je lui ai présentée. Le soir, elle m'a dit, très sérieuse devant ma caméra : « Chut, maman. Pacidi il fait dodo ». Mon coeur s'est serré, et Pacidi est décédé.

Je marche au rythme des chants qui ont accompagné son enterrement jusqu'à « ma » parcelle de la palmeraie, celle de mes ancêtres, nommée « Bagdad » pour une raison que j'ignore. Un palmier a été planté à la naissance de chacun des enfants Anane. Mais mes frères et moi sommes les premiers à être nés en France : nous n'en avons pas. À la place, mes parents nous ont planté un sapin dans les Pyrénées, d'où ma mère vient. Je pose ma main sur le palmier de mon père, et je décide de planter juste à côté celui pour ma fille. Pour cela, d'après mon père, il faut couper un bout d'un palmier plus vieux et le planter dans le tronc d'un vieux palmier mort, et tombé au sol. Je trouve ça très poétique. Je m'attelle à la tâche.

Puis je vais à la rencontre des agriculteurs qui ont été privés de leurs propres parcelles de terrain et leur laisser la parole. Nous regardons ensemble leurs palmeraies maintenant inaccessibles. Ils se retiennent pour ne pas bousculer les gardes armés et aller donner de l'eau aux palmiers de plus en plus secs qui semblent les appeler. Ces rencontres sont éprouvantes. La douleur des agriculteurs est réelle, ils ont besoin d'être entendus, et je me sens un peu impuissante de pouvoir seulement leur proposer l'oeil d'une caméra. Les films me paraissent, d'un coup, bien peu de choses.

Sur le chemin du retour à la maison familiale, je raconte à ma fille - et, déjà, Pacidi prend des airs de légende - qu'il avait une telle mémoire qu'on venait le voir de tout le Maroc pour qu'il raconte l'histoire de Figuig. Ma fille n'écoute pas, bien sûr. Pas encore. Sa naissance a transformé mon père en grand-père, et encore éloigné d'un cran Figuig de l'histoire familiale. Ma fille a un grand-père marocain, mais aussi deux grands-mères françaises, et un grand-père vénézuélien d'ascendance pied-noir. Mais quand mon père la regarde manger goulûment les dattes de l'oasis, il assène, fièrement : « c'est une vraie Figuigienne. ». Je prends espoir : Figuig continuera à vivre et sera toujours la boussole de ses descendants.

De retour à Paris, dans le métro, je regarde les inconnus qui m'entourent en me demandant quelles histoires ils triment avec eux. Je crois voir derrière chaque costume-cravate un peu trop serré, derrière chaque sourcil froncé, le poids d'un monde qui disparaît.

# Biographie Nadja Anane



Réalisatrice et scénariste de 32 ans, j'ai également une importante expérience en tant que chef opératrice.

J'ai commencé ma carrière sur le web au lancement et sur les premières années des collectifs **Golden Moustache** et **Studio Bagel**, dont les vidéos cumulent plusieurs millions de vue.

J'ai ensuite réalisé des séries pour la télévision et les nouvelles plateformes, principalement en fiction (Like Moi (12x26min, France 4, la RTBF et la RTS), **Zérostérone** (8x13min France. TV, sélectionné à Series Mania), **Love in Translation** (Pickle TV, 3x9min, sélectionné au festival de Luchon), **Les Impunis** (Canal +), mais aussi en documentaire : **Révolution Digitale** (10x26min, Muséum), **Comment j'ai hacké mes intestins** (7x13, france.tv, arte.fr, sélectionné aux Roses Awards).

J'ai également plusieurs activités engagées, dont la création avec Youtube de la résidence « #Ellesfontyoutube » ou ma participation en temps qu'accompagnante à « l'Atelier 7 » propulsé par les Parasites.

J'ai aujourd'hui le désir de me lancer dans des oeuvres plus personnelles, où je pourrai développer mon univers.

Pour cela, j'ai récemment participé à l'**Atelier Scénario de la Fémis**, où j'ai développé ce qui sera j'espère mon premier long-métrage. En parallèle, j'ai écrit un court métrage (« La dernière nuit du Papillon »), actuellement en financement avec Ilha Production.

Surtout, je porte ce projet de documentaire de création, aujourd'hui en production avec Serge Lalou avec les Films d'Ici Méditerranée.